

# Né ailleurs, vieillissant ici

La poursuite de l'immigration à la retraite

Atmane Aggoun

Pendant longtemps la vie d'un immigré en France fut considérée comme « provisoire », (Sayad Abdelmalek, 1980). L'immigration en France s'est longtemps perçue comme une quasi-migration saisonnière, alors même que l'installation des familles, avec le regroupement familial, modifiait les conditions du projet initial, (Zahraoui A., 1976). Cette modification du projet migratoire se manifeste à travers une série d'étapes qui sont souvent autant de moments d'hésitations sur son propre avenir, du mariage un été au pays, à la venue de sa femme quelques années plus tard, puis enfin au moment où le choix de l'installation ne peut plus être éludé, lors de la retraite puis de la mort.

C'est à partir de cette dernière qu'on peut décrire la trajectoire de l'immigré. La première séquence a été celle d'émigré mandaté par la famille, souvent d'origine rurale pour réaliser un projet collectif. L'intérêt de cette communauté rurale est d'ordre financier. La seconde séquence est celle de l'autonomie des émigrés ainsi que la prise de distance par rapport à la communauté d'origine. La troisième est celle qui complète la seconde c'est la fin de la reproduction de l'immigration, c'est-à-dire l'arrivée des familles, puis des enfants au sein de l'immigration. Enfin, il faut ajouter l'émergence des personnes âgées, hommes et femmes (Aggoun A., 2001 et 2003), venues de pays différents et dont le pays d'accueil admet difficilement la présence parce que les motivations de cette immigration étaient de travailler quelques années puis de retourner au pays d'origine. La retraite, la mort sont deux nouvelles données de l'immigration, elles résument le cheminement de l'émigré-immigré. Ce dernier a atteint son « âge mûr ».

## Vieillir immigré : un impensé social

« Il est intéressant de relire l'abondante littérature produite depuis un demi-siècle sur l'immigration, et d'y constater l'absence presque totale de références au problème de la vieillesse

immigrée, tandis que l'on consacre des pages innombrables à la seconde génération. Alors que les questions posées par l'allongement de la vie, le poids social représenté par l'augmentation du nombre de personnes âgées, les conditions d'accès à la retraite des salariés de tous ordres, etc. font l'objet de multiples travaux, rien, ou presque rien sur les vieux immigrés ». Voilà comment l'historien E. Temime (2001) a posé la question du vieillissement des immigrés en France. Et ce constat s'applique bel et bien aux recherches sur la mort immigrée en général et sur la mort immigrée musulmane en particulier.

Cette absence de recherches sur le vieillissement et la mort immigrés résonne comme un oubli voire un effacement dans la mémoire sociale de la France dont une des caractéristiques historiques est justement d'être un « vieux » pays d'immigration, un pays où l'immigration est une « tradition », (Noiriel G., 1988).

Cette absence (ou presque) de la pensée sur le phénomène du vieillissement et de la mort immigrés est due essentiellement au fait « qu'habituellement on définit l'étranger, le citoyen étranger, l'étranger à la famille ou à la nation, à partir de la naissance : qu'on lui donne ou qu'on lui refuse la citoyenneté à partir de la loi du sol ou de la loi du sang, l'étranger est étranger par la naissance. Ici, au contraire, c'est l'expérience de la mort et du deuil, c'est d'abord le lieu d'inhumation qui devient, disons-le, déterminant », (Derrida J., Dufourmantelle A., 1997). Autrement dit l'« habitude » de penser l'Autre essentiellement à partir de sa naissance empêche de penser son vieillissement et sa mort<sup>1</sup>.

À force de côtoyer la société occidentale les immigrés maghrébins n'ont pas été les témoins des changements sociaux et politiques... qui se sont réalisés au pays, au village,

1. Sur la mort des migrants de confession musulmane en France voir Aggoun A., 2006.



Le gérant du café Ayyem Zamen à Belleville

dans la famille. Ils sont ainsi doublement en rupture, ici et là-bas, où ils ne peuvent s'associer une histoire. Il leur faut bâtir de l'homogénéité ici et là-bas, donner du sens à une double présence et une double absence<sup>2</sup>.

Dans la société migrante, tout le monde interprète, commente les trajectoires de membres de sa tribu, de son village, de sa famille. Cette interprétation dans le cas des retraités a pour but de faire approuver le fait de vivre « encore » en France alors que tout le monde a promis rentrer un jour une fois le travail fini pour finir ses jours auprès des siens. Chaque interprétation, chaque commentaire individuel ou collectif essaye de répondre à la question suivante. « Qu'est-ce que nous faisons encore ici alors que avant de quitter le village natal nous avons promis de rentrer une fois que le temps de la retraite a sonné ? ».

### Un café social spécifique

Dans la salle d'un café de Belleville<sup>3</sup>, quartier populaire parisien où cohabite une mosaïque de nationalités, des sexagénaires entament une partie de Kherb'ga, un « jeu de poussière » traditionnel en Afrique. À la table voisine, des Maghrébins feuilletent *Le Parisien*, pendant que, derrière, d'autres devisent en arabe tout en sirotant un thé à la menthe offert par l'un d'eux. L'ambiance est conviviale et le décor agréable mêlant sobriété d'un beau mobilier moderne et chaleur d'un intérieur oriental. Mais là n'est pas la grande originalité du lieu. Pas plus d'ailleurs que l'accrochage, étonnant, de splendides portraits photographiques dupliquant sur les murs le visage de quelques-uns des clients attablés. Sa particularité, c'est bien plutôt la nature de son exploitant, l'association Ayyem Zamen (« Le temps jadis » en arabe), de son personnel et de sa clientèle.

2. Sur cet aspect de la « double absence et de la double présence », voir le livre de Sayad A., 1999 devenu classique.

3. À cœur du quartier parisien de Belleville, le café social reçoit chaque jour plus de cinquante personnes immigrées, retraités en majorité. Ouvert en janvier 2003 à l'initiative de l'association *Ayyem Zamen* (le temps jadis), le lieu est spacieux et accueillant, avec son style art déco en bois et en aluminium, ses tables en bois et ses tentures aux couleurs claires. Le café dispose de trois permanents, un directeur, une assistante sociale et deux animateurs, au total deux arabophones et deux francophones, équipe épaulée par des bénévoles. Il a pour objectif de restaurer le lien social au bénéfice de ces immigrés coupés de leurs racines. Ce café social est héritier des cafés hôtels qui constituent des liens de solidarités informels. Ce lieu se veut un lieu convivial, chaleureux, ouvert six jours sur sept. Il est géré par une équipe de professionnelle de l'accès au droit et de l'animation.

Ainsi ce papier est le fruit d'une observation in situ dans ce « café social ». Nous, nous sommes parti de l'idée selon laquelle il vaut mieux extraire le questionnement sociologique du terrain que de chercher à vérifier des hypothèses a priori, j'utilise préférentiellement des recettes proposées par les ethnologues et les sociologues travaillant par observation participante.

Ici, en effet, les « serveurs » sont tous des travailleurs sociaux et la plupart des chibanis, (« vieux » en arabe, ceux qui ont des cheveux blancs) ces immigrés venus dans les années 50 et 60 chercher du travail, laissant femmes et enfants au pays. Des immigrés pour qui l'heure de la retraite approche, quand elle n'a pas déjà sonné, et qui, contre toute attente, n'envisagent pas de retourner vivre au pays, même s'ils n'ont pas renoncé à y séjourner.

C'est donc pour tenter d'atténuer, ou de prévenir, le désarroi de ces migrants décidés à vieillir ici avec souvent pour seules compagnes la solitude et la pauvreté, souvent aussi emplis d'un sentiment d'échec et de honte, malgré le sacrifice qui a permis à leur famille de mieux vivre, à leurs enfants de faire des études... qu'Ayyem Zamen a créé un café social dans cette « zone de la nostalgie » qu'est pour eux Belleville.

Ouvert en janvier 2003 après une étude-action, ce lieu de vie et de solidarité s'inspire du « café-hôtel » où ils se réunissaient jadis, à leur arrivée, et où l'entraide fonctionnait. Outre un espace laïc d'écoute, de rencontre et de retrouvaille, les 100 à 120 personnes qui passent chaque jour y trouvent une permanence sociale et un accès aux droits pour améliorer leur situation ainsi qu'une palette d'activités conviviales. Pour bénéficier de ces services, il suffit d'avoir 55 ans révolus et de payer 10 euros d'adhésion.

Dans ce café social, l'accueil est primordial et constitue l'une des missions essentielles des animateurs socio-culturels, Naima Ben Said : « Il s'agit de créer un climat de confiance et de tenter l'approvisionnement. L'attitude d'écoute du cafetier permet d'approcher ces anciens en douceur et de les encourager à libérer une parole difficile, longtemps retenue par pudeur, à verbaliser leurs soucis quotidiens et leurs souffrances ». Cette écoute autorise peu à peu une première évaluation de la situation et prépare le terrain pour l'instauration, si nécessaire, d'un suivi social dans le cadre de la permanence coordonnée par l'assistante sociale à plein temps.

Ainsi, pour favoriser les rencontres, chaque mois un repas des anciens est préparé par les adhérents, fournissant l'occasion de recevoir des partenaires ou un club du troisième âge. Des expositions de photos sur l'immigration, son histoire, son apport, visent aussi à offrir au grand public un prétexte pour pénétrer dans l'espace – café ouvert à tous, et qui peine à drainer une clientèle socialement diversifiée.

### Questions posées par le non-retour

Socialement, la journée d'un vieux immigré maghrébin est une journée dont le contenu doit se justifier : recherche d'emploi non déclaré, donner un coup de main aux amis, effectuer des démarches administratives, des consultations médicales, faire les marchés pour trouver des marchandises au meilleur prix et les ramener au pays.

Cette journée doit témoigner d'une activité sociale et économique tournée vers le pays. Le souci essentiel pour



Intérieur du café Ayyam Zamen à Belleville

Marie-Claire Bordaz

eux est le « bled », le village et surtout la famille et cela doit se voir, se démontrer, aux autres membres de la communauté.

Cependant des journées, des semaines, des mois, voir des années et le temps qu'il faut tuer, sont aussi le lot de tous. Ces années passées seuls à rappeler toujours la même chose, (il faut que je rentre cet été) à errer en ville afin de fatiguer les jambes et mieux dormir la nuit. Au fil du temps de « vacance » (Sayad A., 1986), des agencements dans des statuts, des positions se réalisent.

Dans l'illégitimité de leur présence en France après la retraite, se hâtissent des relations sociales et des attitudes entre sous-groupes. On se classe, on se juge, on se déjuge, on s'évalue et s'autoévalue en fonction des interprétations parfois difficiles de sa propre trajectoire, mais aussi en fonction des renoncements à cette trajectoire. Des classements s'effectuent entre les renoncements collectivement admis et ceux qui sont prohibés.

Des groupes sociologiques, construits à partir d'éléments de la France et du Maghreb, forment l'esprit de cette micro-société qui porte l'histoire d'une émigratiou-immigration particulière et qui, par conséquent, reflète le vieillissement des individus qui la composent.

Ainsi, on retrouve le groupe des vieux. Ceux-ci s'enorgueillissent d'un parcours exemplaire. Eux se sont entendu sur une histoire et une trajectoire connues d'eux seuls, qu'ils n'ont pas inventées, mais réinterprétées en fonction du fait que le retour promis ne s'effectue pas. Cette réinterprétation s'escorte de nouvelles raisons de rester ici.

### Le groupe des notables

Ce groupe classe d'abord les attitudes au travail, dans la vie sociale avec les compatriotes, avec l'autochtone, la qualité et la quantité des relations avec le pays. Il contrôle ses membres et les membres des autres groupes. Il a tissé un réseau de communication composé des épouses et des beaux-frères, des frères, des émissaires familiaux qui lui permet de se tenir informé et de vérifier l'information sur tout ce qui se passe ici et là-bas.

Si ce groupe surveille, contrôle et punit, il rassure et plaide en faveur du méritant, il sait pardonner. Son rôle est essentiel car il structure l'identité individuelle et collective en tant que porteur de l'histoire de ses origines, de ses racines, de sa généalogie. Il est un soutien identitaire important. C'est lorsque se dissocient les liens avec le pays qu'on a besoin de son histoire. En réinterprétant la trajectoire idéale qui faisait du retour la sanction positive, le groupe redonne du sens à cette présence qui se perpétue. Il intervient sur la condition spécifique de l'immigré qui se partage entre deux lieux, entre deux temps et qui est partagée par ces deux lieux et ces deux temps. Il intervient comme gardien des valeurs mais les réinterprète en donnant des gages vivants et dynamiques de fidélité à ses origines. Il permet aux individus une certaine latitude, un certain relâchement des liens avec ses origines, non pas de manière anarchique mais surveillée.

Au total il classe, commande, admet et condamne les comportements. La réalité est cependant plus complexe car



Mairie-Claire Boréaz

Exposition de photos au café

elle est tributaire de ce qui se passe au pays ; les accommodements étant nécessaires et continus.

Le groupe de vieux est le groupe qui se situe au sommet de la pyramide. Il est celui qu'on redoute le plus, il accompagne les conduites morales, il est le référent, celui dont il faut avoir la caution. Il est composé de personnes âgées aussi bien biologiquement qu'anciens dans l'immigration.

Ils sont tous retraités, pratiquent la religion musulmane. Le groupe donne ses points de vue, règle les conflits.

### E-Hadj Ahmed : le gardien des valeurs

« Je suis venu en France en 1949. J'avais 19 ans. J'ai commencé à travailler dans le bâtiment. En 1963, aidé par un ami, j'ai commencé à travailler aux chemins de fer. Quand j'ai arrêté de travailler, je suis devenu fragile et je tombe malade souvent. Je me suis marié en 1964 au bled et j'ai laissé la femme au pays. Elle est morte deux ans après sans me donner d'enfants. Je me suis remarié en 1966. J'ai eu cinq enfants. Ils vivent tous au village, au nord de l'Algérie, et je n'ai jamais pensé à les faire venir car je me suis toujours dit que *Ibarrani aagoubtou ibladou* (l'étranger retourne à son pays). Aujourd'hui, je suis vieux, retraité seul... Je suis obligé de rester en France à cause des "papiers", de ma maladie... Maintenant, je suis seul et malade et j'ai besoin de compagnie. En 1999, j'ai préparé un dossier pour deman-

der le regroupement familial et j'ai demandé seulement pour ma femme et la plus jeune de mes enfants, mais ils ont rejeté ma demande. Ils me demandent de trouver un bon logement. Mais vous pensez que c'est facile ? Si je gagne 7000 francs par mois, entre l'électricité, le téléphone et les courses, il me reste plus rien. Heureusement que j'ai une maison en Algérie où la famille loge et que mes trois premiers garçons travaillent. Les trois sont bien placés. L'aîné est chef de service dans une mairie... il est bien connu. Les deux autres sont des commerçants. Je les ai aidés quand je travaillais...

Quand j'ai quitté mon pays, mon idée c'était de venir en France pour gagner de l'argent et revenir au bled. Pourtant, tout a changé. Mes enfants et mes petits-enfants aimeraient bien que je retourne vivre avec eux mais *Allah ghalab*, (je n'y peux rien). Si je rentre au pays, qui va leur fournir ce dont ils ont besoin ? Personne bien sûr. Il n'y a rien à faire au bled. Il n'y a pas de sécurité... Alors depuis ma retraite en 2000, je fais des allers-retours entre la France et l'Algérie. Je reste trois, quatre mois là-bas et je reviens ici. Je fais des achats, je remplis deux valises, je change mon argent et je rentre comme un "Roi". Voilà la vie d'un retraité algérien en France... ainsi, 2001, j'ai accompli mon devoir de musulman : j'ai rendu visite à la Mecque. Je suis aujourd'hui un *Hadj* car j'ai accompli mon devoir de pèlerinage. Ici au café social et avec les anciens collègues de travail personne ne m'appelle avec mon prénom Ahmed, on m'appelle El-Hadj Ahmed... Depuis mon retour de la Mecque, je suis devenu pieux, je rate aucune prière... Je suis à l'écoute de mes compatriotes, je les aide à tenir bon et surtout à penser à leurs enfants et à leurs femmes laissés au village. Vivre en France c'est difficile, j'ai connu beaucoup, qui n'ont jamais rentré. (Ils ont fait un aller simple comme on dit). Mon devoir de musulman c'est de les sensibiliser à tous ses pièges de l'immigration... En général, pour vous dire, tous les membres de mon village, ici on confie en moi. Ils m'ont confié la caisse du village. Nous récoltons de l'argent chaque début de l'année. Et cet argent est utilisé pour rapatrier les immigrés morts ou vivants (le cas des SDF : ceux qui ont failli. En effet, on leur offre un billet aller, un peu d'argent pour lui et ses enfants et une valise de cadeaux...). Je gère cet argent aussi d'une manière précise. Nous achetons des livres pour les enfants et surtout des médicaments... C'est ça un vrai musulman... j'essaye même d'organiser des mariages pour les pauvres au village et ici... Si vous voulez, je garde un peu la tradition de chez nous, de nos ancêtres... Aujourd'hui, c'est difficile de transmettre tout ça à la jeunesse, à la nouvelle migration... »

### Le groupe des vieux-déviants

L'autre grand groupe est composé de ceux qui ont failli, ceux qui ont dévié de la trajectoire, infidèles aux origines, à la famille, au code de l'honneur. D'autres classements s'opèrent

aussi en fonction de la nature de la déviance. Il s'agit de ceux qui « boivent » ou qui ont bu. Ce n'est plus la même chose en ces temps de réinterprétations. Il y a ceux qui ont rompu avec le pays, ceux qui ont épousé des Françaises, ceux qui n'envoient plus d'argent, ceux qui étaient dans l'armée française pendant la guerre d'Algérie, ceux qui parlent trop, notamment aux policiers, à la préfecture, ceux qui s'habillent à la française (costume, chapeau, cravate), ceux qui ont leur famille ici, qui laissent leur épouse sortir, ou dont les enfants fument, boivent, se droguent ou ont fait de la prison.

Le classement se fait aussi sur la durée de la déviance, sa constance, sa gravité, l'existence d'un désir de repentance, l'intensité de ce désir sur la personnalité du déviant mais aussi de celle, de celui qui est amené à prendre sa défense. La rumeur est un outil efficace pour que les rangs restent serrés. L'exemple suivant permet de donner une vue plus concrète du parcours de ces vieux déviants.

### **Lahcen : « Je suis une personne qui comme on dit a pris le mauvais chemin »**

« Je suis arrivé en France en 1957 et je me suis débrouillé seul pour vivre. En 1962, à la fin de la guerre d'Algérie, j'ai perdu mon père. Cela a été un grand choc de ma vie. Je suis alors rentré en Algérie où je suis resté jusqu'à la fin de l'année 1965. Le 23 octobre 1965 est une date que je n'oublierai jamais, puisqu'elle était la date d'un aller simple en France... j'ai perdu mon père... il me reste que ma mère et mes deux petits frères qui vivent ensemble là-bas au village et qui représentent mon lien avec le pays. Je n'ai pas de femme. Je me suis jamais marié... je suis célibataire malgré moi... Aujourd'hui j'ai 72 ans, je suis en retraite... je suis une personne comme on dit qui a pris un "mauvais chemin". De retour d'Algérie et après la mort de mon père, j'ai commencé à "picoler"... j'ai fait la prison trois fois, à cause des vols, car j'avais tout le temps besoin d'argent pour acheter de l'alcool. J'ai eu trois femmes dans ma vie qui m'ont quitté à cause du même vice... j'ai vécu une vie de délinquant. J'ai plutôt foutu ma vie en l'air. À cause de l'alcool, je suis devenu agressif.

Je me suis alors trouvé seul et très dépendant de l'alcool... mon seul ami aujourd'hui c'est l'alcool ; le seul en qui je peux avoir confiance... j'ai fait l'armée française et j'étais pour l'Algérie française.

Pourtant, je n'ai pas voulu faire la nationalité française. J'ai ma carte de combattant et je reçois une indemnité sous forme d'un salaire de 4700 francs par mois. Malgré ce salaire, je suis toujours instable et sans domicile fixe. C'est pour cela que je suis venu dans ce café pour qu'on m'aide à chercher un logement. Cela va faire treize ans que je suis pas rentré au pays. Cela ne me dit plus rien de rentrer... j'ai même honte, j'ai rien construit ni maison, ni enfant, j'ai plutôt tout démoli... Aujourd'hui, je ne peux plus galérer car je n'ai plus l'âge des

conneries. Je cherche une petite chambre, un petit studio où je peux poser ma tête... je ne peux plus dormir partout et n'importe où. Quand j'avais de l'argent, j'allais à l'hôtel. Cela me coûtait 6000 francs par mois. Maintenant que je suis fauché, j'habite à la « Péniche du Cœur » ? Jusqu'au mois prochain, je suis tranquille. Mais après ? Mon souci majeur pour l'instant, c'est de trouver un toit... cette fois-ci je prendrai bien soin. Grâce à Dieu, je n'ai pas de maladie grave...

Ma maladie c'est l'alcool. Je le sais. Mais comment s'en débarrasser ? J'ai essayé de m'en sortir en suivant une cure de désintoxication dans l'hôpital pendant un mois. J'ai pu tenir en dehors de l'hôpital cinq mois sans alcool. Je vis dans un cercle vicieux, comme dans mon cas j'ai rechuté sans me rendre compte.

Ayant la volonté d'échapper à ce vice, j'ai essayé de changer de quartier. J'ai quitté Barbès. Je suis allé m'installer à Strasbourg-Saint-Denis. Il s'est avéré que ce n'était pas une bonne idée, puisque je retombe non seulement dans l'alcool mais aussi dans la drogue et la prostitution... Partout où je vais je tombe dans un piège. Ne dit-on pas qu'on ne peut échapper à son destin ?...

À Montreuil, j'ai trouvé les jeux de courses, un autre vice plus dangereux que les précédents... j'ai fait un tas de boulots. Je ne suis pas violent, je me fais du mal jamais aux autres. J'ai fait plusieurs fois la prison, à chaque fois des petites conneries, à cause de l'alcool. Entre 1975 et 1981, j'ai été emprisonné plus de cinq fois et ils m'ont ordonné un avis d'expulsion. Je devais quitter la France et rentrer en Algérie. C'était la catastrophe ! Je ne savais plus quoi faire. Je ne pouvais pas m'imaginer vivre en Algérie. Heureusement pour moi que j'ai rencontré mon sauveur. Un jour je rencontre un prêtre qui va me sauver la vie. Il m'a expliqué alors que l'État français n'avait pas le droit de m'expulser puisque j'ai fait l'armée et j'ai mes papiers de combattant.

Quand je lui ai expliqué mon cas et ce qui m'est arrivé, il a promis de m'aider et il l'a fait. Il a écrit à l'armée qui m'a envoyé mon dossier. À partir de là, nous avons commencé à faire les démarches pour annuler l'expulsion. Un mois après l'arrêté d'expulsion a été annulé... Je vais être franc avec vous en disant que le foyer m'arrange mieux. Je serai logé, j'aurai une douche (même collective, c'est pas grave, je ne cherche pas un autre logement payant. Et avec l'argent que je gagne, je pourrais faire autre chose, rendre visite par exemple à ma famille en Algérie... me ressourcer un peu... J'ai constaté qu'avec le temps je tombais dans la passivité. Quand je n'avais pas d'argent, je me disais : La prochaine paie, je trouverai une chambre.

Dès que j'ai de l'argent, j'oublie toutes les promesses et ne pense qu'à m'amuser et boire. Une fois dans le pétrin, j'appelais le 115 (Le SAMU Social) et je leur racontais des salades pour qu'on me sorte de là. Cela a duré pendant 15 ans... ma vie était celle d'un chien errant. Je n'avais pas de lien fixe, ni famille, ni ami. Je suis seul, complètement seul... j'aimerais bien oublier cette époque... »

**Relégitimer la présence en France**

Dans ces conditions, les Chibanis maghrébins ont pris ce café social de l'association Ayyem Zamen pour « concrétiser » cette présence en quête de légitimité. Ils ont ainsi modifié les objectifs initiaux. Si les passerelles ne se feront jamais avec le troisième âge local, c'est bien parce que les problématiques diffèrent et que les personnes n'ont en commun que l'âge.

Si ce lieu fonctionne, c'est surtout parce qu'il est vecteur de la propre unité du groupe et aussi parce qu'ils se le sont appropriés. Le « café social » ou « café », c'est aussi la manière dont ils se représentent les seuls endroits où les immigrés peuvent se rencontrer en dehors de chez eux, où ils ne font que manger et dormir. Le café est le seul lieu possible fréquentable pour des personnes qui ne travaillent pas. Le seul loisir qu'ils s'autorisent, c'est aller au « café ». Tout autre loisir est impossible, surtout s'il est payant. Le groupe des notables censurera immédiatement cette activité car à entendre ces « notables » « toute activité sociale ici doit être tournée vers le bled, au pays ».

S'ils s'autorisent le café, ils côtoient ce lieu pour des services administratifs qui vont de la lecture d'un courrier reçu de l'épouse et des enfants à un recours en justice contre une décision administrative. Ils trouvent là un véritable travail social de type administratif. Ce travail administratif permet de tisser des relations sociales. Ils trouvent dans ce lieu quel-

qu'un qui « découvre » leur problème, et essaie de trouver des solutions juridiques.

### Un café où se socialise le renoncement progressif au retour

C'est à partir de ce territoire, « le café social » que la continuité spatiale, culturelle et sociale, donc communautaire de ces vieux maghrébins continue de se tisser au quotidien. Le café social agit comme un capteur sur les migrants âgés afin de les faire sortir de la rue, les restaurer dans leur dignité et les rapprocher des dispositifs d'accès aux droits. Le café social est un lieu de parole retrouvée, un lieu de solidarité et de transmission. La solidarité est une valeur qui semble tombée en déshérence et définitivement perdue avec le travail et la fin du projet de retour. Elle n'a pas résisté à l'épreuve de la précarité qui renvoie chaque migrant à sa propre solitude, à ses propres difficultés, à ses stratégies de survie, oubliant qu'elle est le fondement même du lien social. Régénérer cette solidarité en rappelant l'importance qu'elle peut avoir pour retrouver son humanité, refaire surface, et se rétablir dans le lien social perdu, telle est la vocation du café social.

#### Références bibliographiques

Aggoun A., (2001), « Quel psychiatre pour le migrant âgé du Maghreb ? », *L'Homme et la Société*, CNRS/URMIS, n° 139.

Aggoun A., (2003), « Immigration, grands parents algériens et mémoire : entre la transmission et l'oubli », *L'Homme et la Société*, CNRS/URMIS, n° 147-148.

Aggoun A., (2006), *Les musulmans de France face à la mort*, Paris, Ed Vuibert, Coll - Espace Éthique.

Derrida J., Dufourmantelle A., (1997), *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Levy.

Noiriel G., (1988), *Le creuset français : histoire de l'immigration*, Paris, Seuil.

Sayad A., (1980), « Un logement provisoire pour des travailleurs "provisaires" », *Habitat et cadre de vie des travailleurs immigrés*, *Recherche Sociale*, n° 73, pp. 3-31.

Sayad A., (1999), *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Préface de Pierre Bourdieu, Paris, Seuil.

Sayad A., (1986), « La "vacance" comme pathologie de la condition de l'immigré : le cas de la retraite et de la préretraite », *Gérontologie*, n° 60., pp. 37-55.

Temime E., « Vieillir en immigration », *REMI*, vol. 17, n° 1.

Zahraoui A., (1976), *Les travailleurs algériens en France, étude sociologique de quelques aspects de la vie familiale*, Paris, Maspéro.

#### Biographie

**ATMANE AGGOUN**, docteur en sociologie, a d'abord travaillé sur l'Islam au milieu urbain en Algérie ; ensuite, ses intérêts se sont tournés vers l'Islam de France. Il travaille sur la vieillesse et la mort en situation d'immigration.  
Atmane.aggoun@club-internet.fr